

« C'est à Craonne, sur le plateau... »

**...dossier de documents pour une
visite au Chemin des Dames**



Tranchée de première ligne près de Berry-au-Bac, 1917
(http://bac.d.free.fr/guerre_14_18/index.htm)

Notes

Un lieu : le « Chemin des Dames »

Les événements de 1917

La Caverne du Dragon

Traces de la guerre

Le monument de 1998

Nature, titre, auteur :

Date et contexte de réalisation :

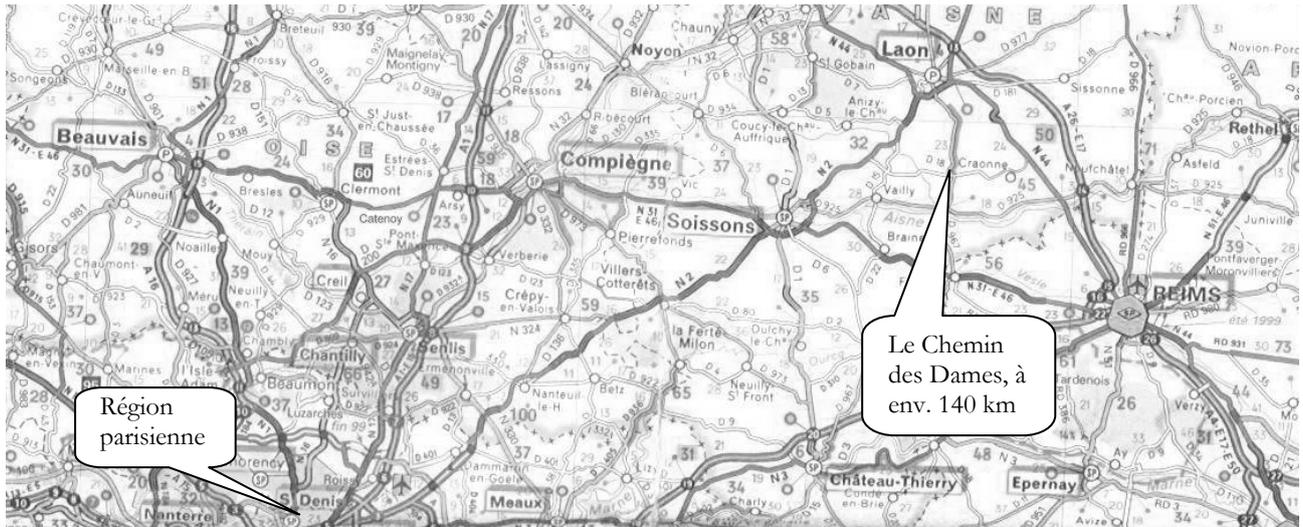
Lieu d'implantation, commanditaire :

Dimensions et matériaux :

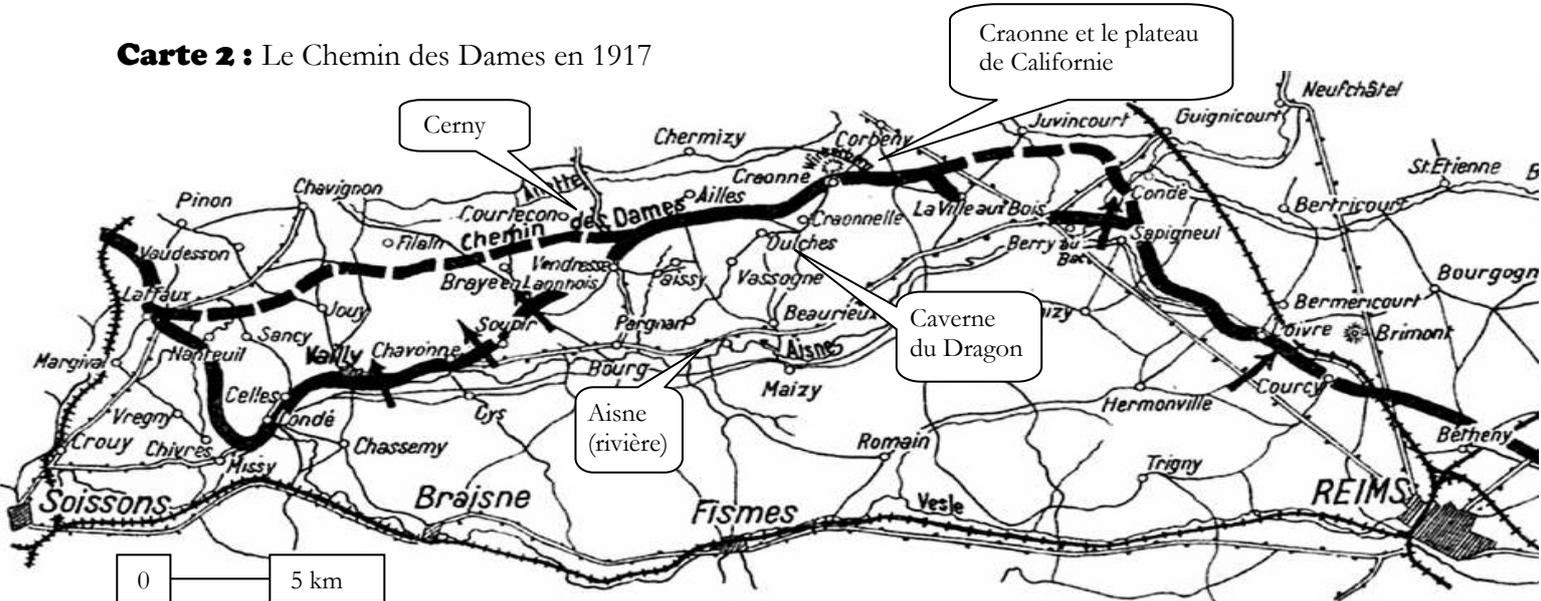
Sens :

Cartes

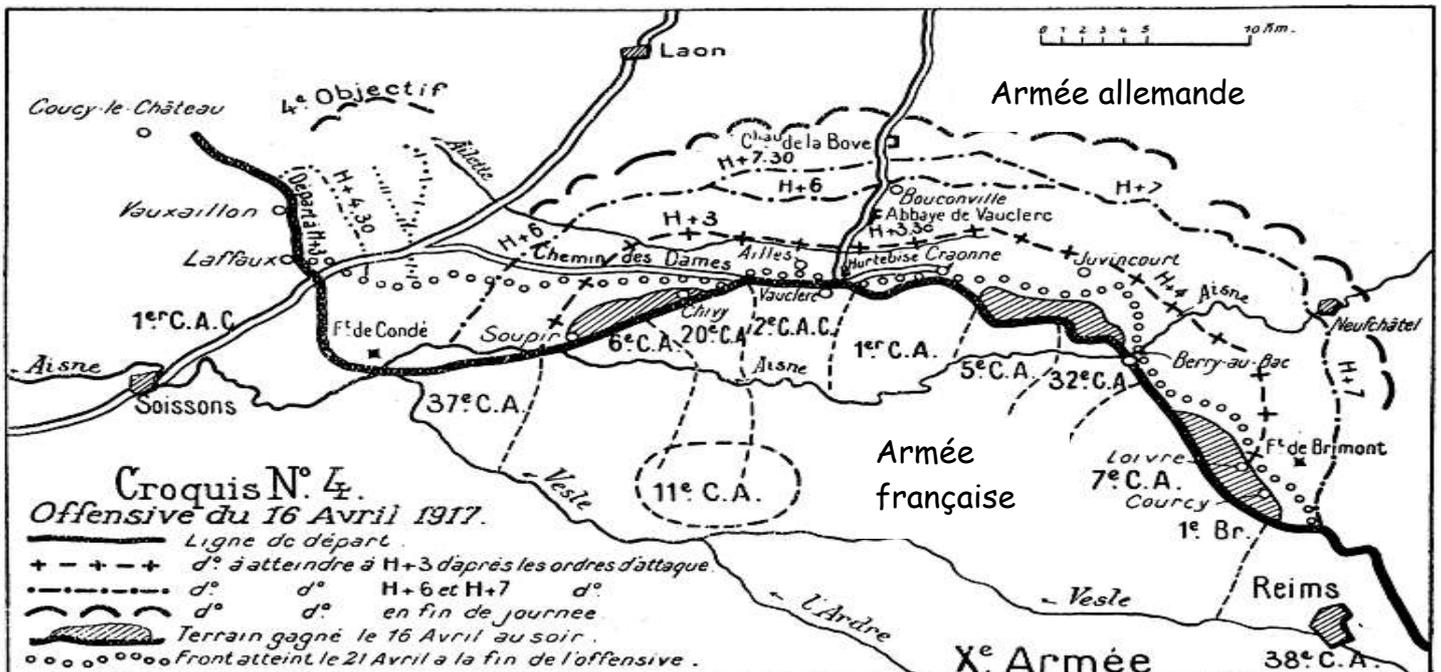
Carte 1 : Situation de Craonne et du Chemin des Dames



Carte 2 : Le Chemin des Dames en 1917



Carte 3 : L'offensive prévue, avec ses horaires (H+7 = 7 h après le début)... et les résultats en gris



Chronologie : le Chemin des Dames dans l'histoire et la mémoire

1780 environ	Naissance du « Chemin des Dames », une route créée pour les filles de Louis XV
Mars 1814	Première bataille de Craonne, victoire napoléonienne sur les Prussiens
Sept. 1914	Au début de la guerre, violents combats au Chemin des Dames
1915-1917	Guerre de tranchées sur un front stabilisé au nord de l'Aisne (1916, bataille de Verdun)
Février 1917	Préparatifs de l'offensive Nivelle qui a pour but de « percer » au Chemin des Dames
Mars 1917	Repli allemand et consolidation de leurs fortes positions défensives sur les hauteurs
16 avril 1917	Premier jour de l'offensive Nivelle, c'est un échec et un désastre sanglant (>35.000 morts en une semaine)
29 avril 1917	Premières mutineries : refus d'obéissance collectifs en arrière du Chemin des Dames
15 mai 1917	Le général Nivelle est remplacé par le général Pétain à la tête de l'armée française
Juillet 1917	Fin progressive des mutineries, réprimées (>50 exécutions) par Pétain
Oct. 1917	Succès d'une offensive limitée française au fort de la Malmaison
Début 1918	Les Américains au Chemin des Dames
Mai 1918	Grande offensive allemande qui dépasse le Chemin des Dames et arrive à la Marne
Juillet 1918	Contre-attaque française, qui va entraîner la défaite des armées allemandes
13 oct. 1918	Libération de Laon.
11 nov. 1918	Armistice : fin des combats. Au total, 300.000 morts au Chemin des Dames
1919	Première publication de la « Chanson de Craonne » dans un recueil musical
Juil. 1922	Inauguration du premier monument de la bataille de 1917, à Berry-au-Bac
Juil. 1927	Première grande cérémonie pour le dixième anniversaire de la bataille
Oct. 1928	Inauguration du monument à la 36 ^e DI (« monument aux Basques »)
Avril 1951	Inauguration de la chapelle de Cerny : premier et seul monument couvert du Chemin des Dames
1957	Stanley Kubrick tourne <i>Les Sentiers de la gloire</i> en s'inspirant partiellement des événements de 1917. le film n'est pas distribué en France jusqu'en 1975.
Juil. 1962	Visite privée au Chemin des Dames du chancelier allemand Adenauer en compagnie du général de Gaulle
1967	50 ans après les mutineries, premier livre d'histoire sur ce sujet : G. Pedroncini, <i>Les mutineries de 1917</i>
1979	Émission télévisée d'Alain Decaux en présence d'un ancien mutin, Vincent Mouliat
Nov. 1997	Le Chemin des Dames est le thème de l'émission « Là-bas si j'y suis » de D. Mermet sur France Inter
5 nov. 1998	Le premier ministre L. Jospin rend hommage, à Craonne, aux « fusillés » ; inauguration du monument d'Haïm Kern ; forte polémique politique
1999	Réouverture au public de la Caverne du Dragon, aménagée en musée
2003	Maxime Leforestier enregistre une version de la « Chanson de Craonne »
Nov. 2004	Colloque historique international à Craonne et Soissons ; on entend de nouveau la « Chanson de Craonne » dans le film de J.P. Jeunet, <i>Un long dimanche de fiançailles</i> .

Un bilan des combats de 1917 au Chemin des Dames (source : J.F. Jagielski)

Dates des combats	TUES	BLESSES	DISPARUS	HORS COMBAT
Sapigneul début 04/17	?	?	?	800
Laffaux 7/04/17	?	?	?	310
Pertes totales du 16/04 au 25/04/17	30 000	100 000	4 000	134 000
VI ^e armée du 15/05 au 15/07/17	3 500	10 500	4 000	18 000
X ^e armée du 15/05 au 15/07/17	2 000	6 500	1 300	9 800
VI ^e armée du 15/07 au 15/08/17	650	2 000	200	2 850
X ^e armée du 15/07 au 15/08/17	2 000	6 500	4 500	13 000
TOTAUX	38 150	125 500	14 000	198 260

Un témoin raconte le 16 avril 1917 : Paul Clerfeuille

« Ce matin, 16 avril 1917, date qui restera historique dans l'histoire (nous sommes prêts depuis la veille), après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, les ordres, les contre-ordres, puis enfin dernier ordre, attaque à 5 heures. (...) A 2 h 30, nous devons atteindre à l'est des tranchées, en haut de Craonnelle. Nous y arrivons, après mille détours et contours dans les boyaux, vers 4 h, et nous attendons. Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous.

Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273^e, faisons partie de la deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. Nous avons des vivres pour six jours, nous n'avons emporté que le nécessaire. Linge, couvertures, nous en avons fait des petits colis qui sont restés à l'arrière, gardés par des soldats désignés et qui ont leur père, frère, tué aux armées. Les vivres que nous emportons constituent six jours, boîtes de bœuf, porc, sardines, chocolat, pain, biscuit, pâté, café, sucre, haricots et farine, pommes de terre en fécule, etc. Egalement de l'alcool à brûler solidifié qui ressemble à de la crème, pour faire chauffer nos aliments. Egalement du pinard, le café, la goutte mêlée d'éther. Moi, je porte mes vivres, un bidon de goutte, un bidon de café que j'ai préféré au vin, quatre grenades citron, un pistolet automatique, trois chargeurs, une poignée de balles, un couteau poignard dans une gaine pendue à la gauche de mon équipement et, enfin, mon fusil Lebel et ses cartouches, les deux masques à gaz et sans oublier mon casque.

Avant de partir, nous avons fait une petite bombe ; comme nous ne savons pas si nous en reviendrons, il fallait en profiter ; une courte lettre à sa famille, presque un adieu, et en route !

A présent, voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heure. Nos camarades de la première vague ramènent 30 prisonniers, puis c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. C'est le premier bataillon qui part le premier, puis le nôtre. Hélas, nous sautons sur les parapets et arrivons sur la petite route de Oulches à Craonnelle où aucune circulation n'a lieu depuis quatre ans, puis nous sautons dans les champs ; les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes.

A gauche, une mitrailleuse en batterie dans le coteau, les deux mitrailleurs sont tués ; çà et là épars, des morts et des mourants. Nous passons près du capitaine Renard, tué il y a 10 minutes. (...) En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. C'est notre point d'arrêt dans le plan ; y parvenir n'est pas chose facile. La température s'en mêle, le ciel s'assombrit et la neige tombe en gros flocons comme en décembre. Enfin, après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route. (...) Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : " ça ne va pas ! " C'était vrai. (...)

Le temps passe, il y a quelques blessés et tués parmi nous. En haut, la première vague est blottie dans les premières tranchées ennemies et tout est ralenti, le plan d'attaque du général Nivelles est raté. La crête qui est devant nous nous abrite beaucoup ; maintenant, chacun est dans son trou. Il est midi, les Allemands répondent terriblement à notre artillerie qui pourtant n'est pas en reste. (...)

Enfin, la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; il arrive aussi un ordre de monter en haut du plateau de Craonne pour prendre position. Nous partons vers 8 heures du soir par une nuit obscure ; l'ennemi ralentit son bombardement ; nous marchons en tous sens pendant 4 heures dures et pénibles, nous gravissons des ravins, redescendons, heurtons à chaque pas des morts. Il y a bien quelques Allemands, mais très peu. Tous les soldats français que nous rencontrons en ce moment sont du 127^e et du 327^e RI. Derrière nous, nous avons laissé des morts du 33^e, du 73^e et du 273^e.

Enfin, vers minuit, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné et que nous cherchons dans le chaos, les trous d'obus, les morts, les ténèbres, les engins de mort, la faim, la soif, l'inquiétude et la fièvre.

Nous remplaçons un bataillon qui n'a presque plus personne, mon escouade va remplacer une escouade de grenadiers qui tous furent tués par un obus allemand. Ils étaient blottis dans l'entrée d'un gourbi allemand. L'obus tomba malheureusement dans le groupe. Pas un seul n'échappa à la mort. Quelques-uns agonisèrent lamentablement, sans que, dans cet enfer, il fût possible de les secourir. Quelques-uns, avant de rendre le dernier soupir, eurent la force de se traîner 5 à 6 mètres. Ils sont tous là, pêle-mêle, je garde le souvenir de l'un d'eux, mort, tombé sur le dos, le bras gauche en l'air comme s'il faisait voir les cieux ; il a au poignet une montre bracelet. Quelle lugubre vision ! (...) Le temps passe, bientôt le jour pointe. Nous en profitons pour aller à la première section chercher une caisse de grenades. Pour traverser en face de la mitrailleuse, nous marchons à 4 pattes et même nous rampons. Nous arrivons à 80 mètres environ. Quel spectacle ! des tas de morts du 127^e, 73^e et 273^e. Nous en sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. Quelques Sénégalais, morts eux aussi, plus à gauche. Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. (...)

(18 avril) C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

Mémoires du Chemin des Dames

Les survivants:

« Le 19 mai : au loin, les ruines de Craonne ! J'y vais: gratuitement, par curiosité. Dans les ravins, ordinairement très battus, il ne tombe rien. J'erre dans les tranchées écrasées, où Sénégalais et Boches en putréfaction gisent abandonnés. (...) En revenant vers Craonnelle, toujours le même spectacle: terre éboulée, chiffons, débris, cadavres du 16 avril. »

Jean-Pierre Biscay, *Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section*

« Je repense aux blessés du Chemin des Dames. Je revois toujours leur visages terreux, apeurés, luisant de sueur, inondés de larmes. Je n'oublie pas leurs suppliques. Je sens encore leurs mains m'agripper à ma blouse souillée : – Camarade ! moi ! moi !... »

Henry Meyer, infirmier, cité par R. Boutefeu, *Les camarades*

Les écrivains :

« Comme le chantaient les hommes en descendant du Chemin des Dames :

Jean de Nivelles (sic) nous a nivelés

Et Joffre nous a offerts à la guerre !

Et Foch nous a fauchés...

Et Pétain nous a pétris...

Et Marchand ne nous a pas marchandés...

Et Mangin nous a mangés ! »

Blaise Cendrars, *La Main coupée*

« Cinquante mois on se l'est disputé, on s'y est égorgé et le monde anxieux attendait de savoir si le petit sentier était enfin franchi. Ce n'était que cela, ce chemin légendaire : on le passe d'une enjambée... Si l'on y creusait, de la Malmaison à Craonne, une fosse commune, il la faudrait deux fois plus large pour contenir tous les morts qu'il a coûtés. Ils sont là, trois cents mille, Allemands et Français, leurs bataillons mêlés dans une suprême étreinte qu'on ne dénouera plus, trois cent mille sur qui des mamans s'étaient penchés quand ils étaient petits, trois cent mille dont de jeunes mains caressèrent le visage.

'Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ? »

Roland Dorgelès, *Le réveil des morts*

« Créneaux de la mémoire ici nous accoudâmes

Nos désirs de vingt ans au ciel en porte à faux

Ce n'était pas l'amour mais le Chemin des Dames

Voyageur souviens-toi du Moulin de Laffaux »

Louis Aragon, « Plus belle que les larmes », *Les yeux d'Elsa*

L'homme d'État :

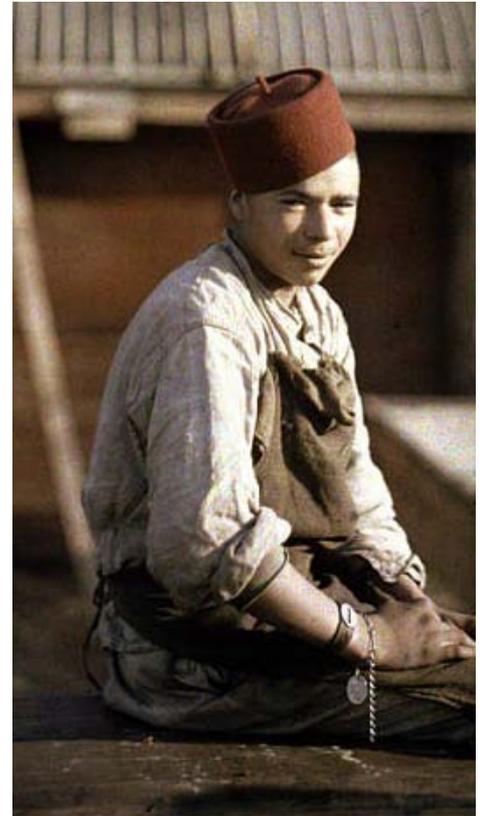
« Lieu sacré, Craonne fut au printemps 1917 le cœur ensanglanté de la Première guerre mondiale. (...) Certains de ces soldats, épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond, refusèrent d'être des sacrifiés. Que ces soldats, « fusillés pour l'exemple », au nom d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire collective nationale. (...) Gardons constamment présent à l'esprit, pour respecter le sang versé, pour saluer le labeur des survivants, le message de paix qu'ils nous laissent. »

Lionel Jospin, premier ministre, discours prononcé à Craonne le 5 novembre 1998.

L'habitant du Chemin des Dames :

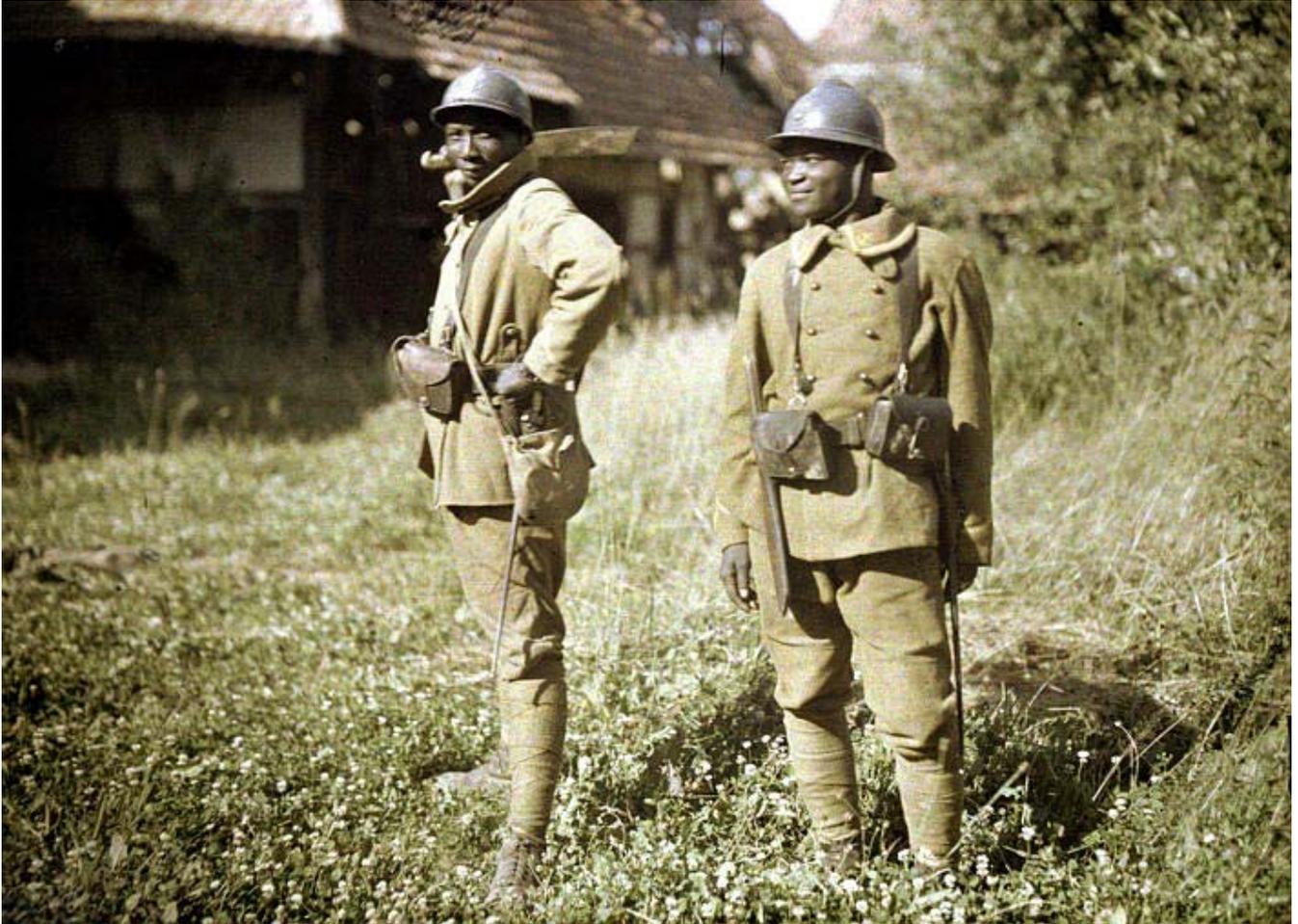
« Combien d'obus et grenades sortis et ramassés sans même penser aux risques que nous prenions en les manipulant. Mais dans tout cela, je crois que la découverte d'un corps de soldat, poilu ou allemand, reste l'épisode le plus émouvant, celui qui laisse le plus de traces dans ma mémoire. Ce sont des sensations très difficiles à partager et qui, en permanence, vous fixent le regard au sol pendant tous les travaux de l'année. Constamment vous attendez que la terre vous livre ses secrets. » **Noël Genteur, Maire de Craonne**

Photographies



En haut à gauche, des soldats dans une tranchée de l'Aisne, à droite un travailleur algérien en arrière du front ; en bas, un « poilu » déjeune sur une place. Source des photos : Ministère de la culture (http://www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/fr/archives_photo/visites_guidees/autochromes.html)





En haut, deux tirailleurs sénégalais ; en bas à gauche, les acteurs de 1917, Nivelle et Pétain.
À droite : Noël Genteur qui offre à Lionel Jospin le foulard d'un « poilu » de 1917, le 5 novembre 1998

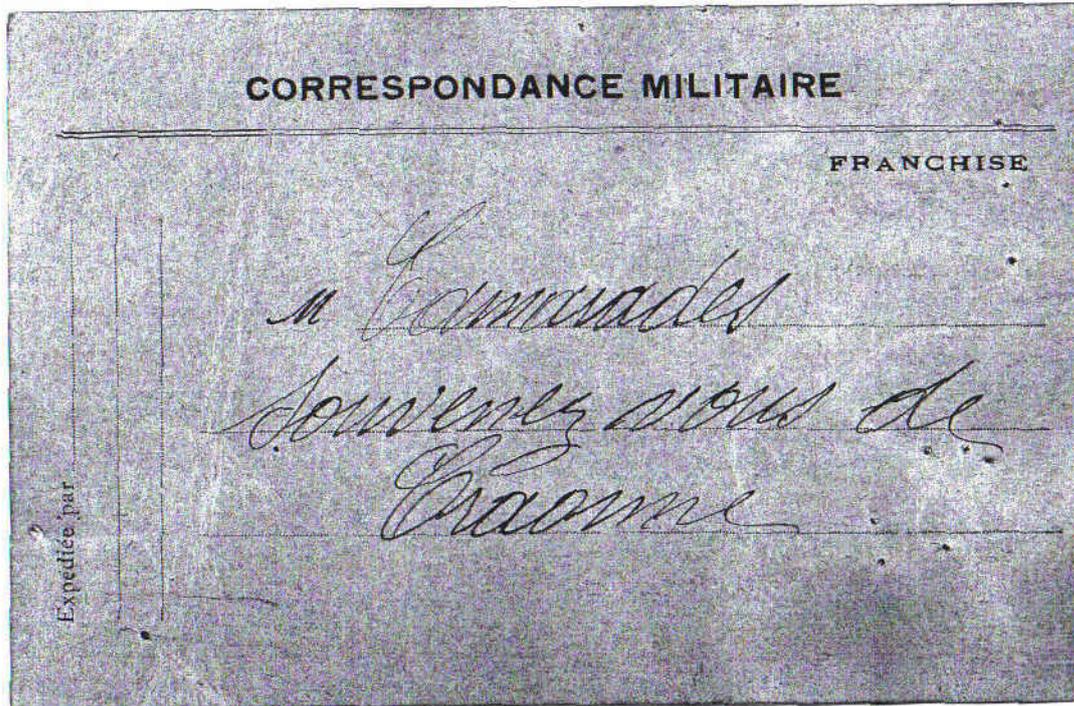


Bibliographie :

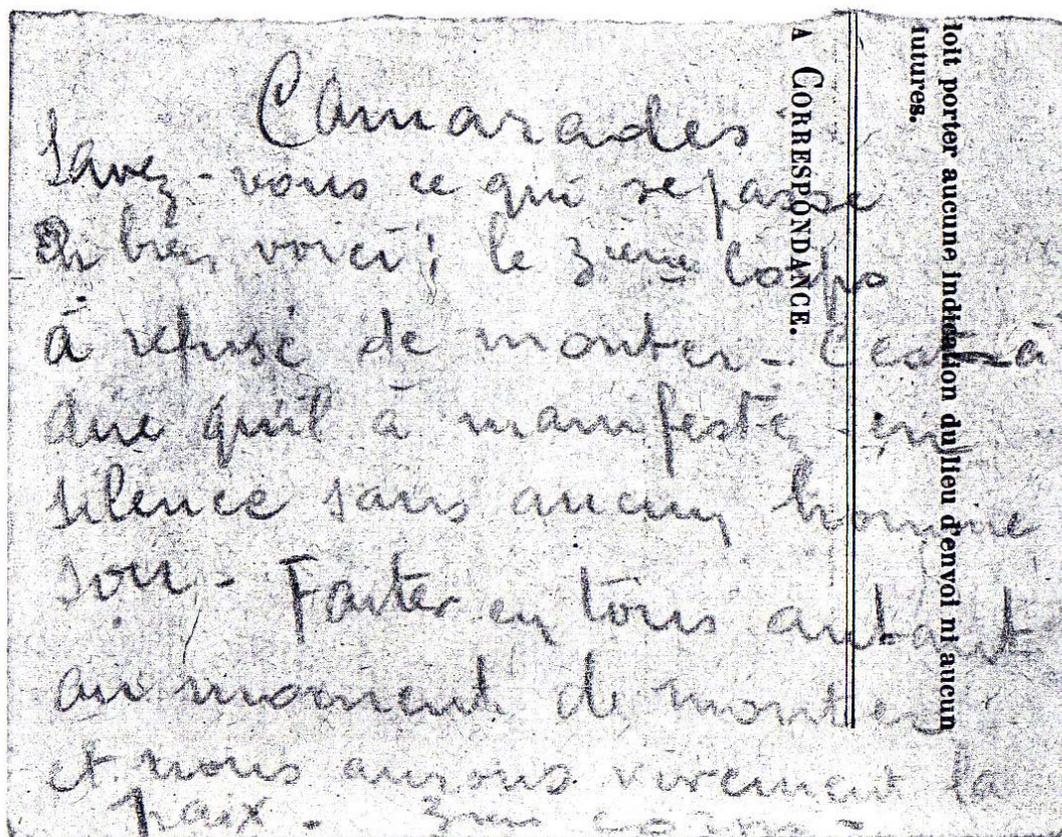
- Nicolas Offenstadt, *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Stock, 2004
Louis Barthas, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, La découverte, 1996
Pierre Miquel, *Le Chemin des Dames*, Pocket, 1997 ; Marc Ferro, *La Grande guerre*, Folio, 1987
Rémy Cazals, Emmanuelle Picard, Denis Rolland (éds.), *La Grande guerre, pratiques et expériences*, Privat, 2005

Deux tracts anonymes des mutins de 1917

« Camarades Souvenez-vous de Craonne » (archives de l'armée de terre)



« Camarades Savez-vous ce qui se passe eh bien voici : le 3^e corps a refusé de monter.
C'est-à-dire qu'il a manifesté en silence sans aucun homme sou.
Faites-en tous autant au moment de monter et nous aurons vivement la paix. 3^e corps »



La Chanson de Craonne

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête...

Refrain :

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
C'est nous les sacrifiés !

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe,
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes... (au refrain)

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les troufions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez faire la guerre,
Payez-la de votre peau !

Ce texte anonyme vient de la transformation progressive par des soldats d'une valse à succès de 1911, *Bonsoir m'amour* (Charles Sablon) en chanson antimilitariste. Apprise par cœur, transmise oralement, elle connaît de nombreuses versions avant d'être imprimée sous cette forme en 1919 par le militant communiste Paul Vaillant-Couturier. Elle connaît aujourd'hui une nouvelle notoriété.